

## A LA RECHERCHE DU SACRÉ

*Une longue discussion eut lieu à Vanves, le 15 juillet, dans l'espoir d'arriver à une définition du sacré. L'on n'y parvint pas, car on reconnut l'extrême diversité des points de vue auxquels on peut se mettre pour considérer une réalité, elle-même fort complexe. L'intérêt de cette discussion consista précisément dans cette reconnaissance d'un vaste domaine et dans cette prise de conscience des points de vue différents.*

*Plutôt que de suivre le débat dans ses méandres, ses déviations, ses recoupements fortuits, ses répétitions, essayons — ne serait-ce que par économie de place — d'y mettre un peu d'ordre, tout en lui conservant son allure de recherche<sup>1</sup>.*

*L'idée commune aux opinions diverses, contradictoires parfois, idée formellement exprimée dès le début et toujours sous-jacente, c'est que le sacré, conformément d'ailleurs au sens étymologique, est la qualité de ce qui est séparé, et séparé du profane, un principe transcendant intervenant pour opérer cette séparation.*

*Voilà donc, si l'on veut, une définition! Mais ni sur ce qui est mis à part, ni sur le principe de cette séparation nos contemporains ne s'entendent.*

### POINTS DE VUE ACTUELS

*1. L'abbé MAURICE MOREL signale à cette occasion la hantise du sacré que manifeste le monde artistique d'aujourd'hui, mais aussi la confusion où il aboutit quand il cherche à établir ce qui peut fonder le sacré. Il cite l'exemple de Georges Bataille et la critique faite par ce dernier à*

1. Nous ne reviendrons pas sur les points acquis dans le numéro de *L'Art Sacré*, « Recherche du Sacré », 1947, n° 4-5.

*Camus au sujet de la Peste. On va ainsi jusqu'à chercher dans la passion ce principe du sacré. Ce qui semble y inviter, c'est le caractère irrationnel, involontaire de la passion : elle sépare des normes communes et concrétise ce qui peut rester de « transcendance » en une conscience qui refuse Dieu et le monde et qui peut-être fait ses dieux des puissances obscures qui l'habitent.*

*Une opinion aussi surprenante pour un chrétien introduit à un monde de remarques, de sentiments, de réflexions qui s'élabore au sujet du sacré en dehors de l'Église. Il nous faudra y être extrêmement attentifs. La note qu'on lira à la suite de la présente discussion amorcera cette enquête et en manifestera l'urgence.*

2. JOSEPH PICHARD a plusieurs fois insisté pour que l'on fît droit au sentiment de beaucoup de nos contemporains qui étendent le sacré au-delà du religieux, et particulièrement du chrétien, (qui, à plus forte raison, ne l'identifient pas avec le liturgique). C'est dans leur propre vie qu'ils cherchent la séparation du sacré d'avec le profane. Pour eux, le profane, c'est ce qui est matériel. Ils veulent établir leur vie sur le plan du sacré, du pur spirituel. Je ne dis pas que ce soit orthodoxe, mais je crois que nous sommes nombreux à penser ainsi. Le mot a couramment ce sens. Si l'on prétend maintenant le ramener à un sens liturgique, je ne crois pas que l'on sera suivi.

*Nous pensons qu'à cette observation, il faut répondre tout de suite : les chrétiens doivent comprendre tout mouvement sincère et profond de l'âme moderne, tâcher de combler les aspirations qu'il manifeste. Mais il y a des réalités qui tiennent d'une façon si essentielle au dogme, au culte ou à la vie surnaturelle que nous ne pouvons consentir à laisser vider de cette substance les mots qui les désignent. Ce mot de sacré n'a la plénitude de son sens que pour nous, chrétiens; il implique alors une référence à notre Dieu (et même une intervention de Dieu). Bien sûr, il existe du sacré non chrétien, et l'on devra donc employer le mot en des sens dégradés ou déviés. C'est que la référence à Dieu, essentielle au sacré, est déviée par de fausses croyances, comme dans le cas des idolâtres, ou réduite presque*

à rien, confuse à force d'ignorance surnaturelle comme il arrive chez les incroyants de nos jours. Mais nous ne pouvons pas, nous chrétiens, employer dans un sens équivoque un mot que vingt siècles d'usage chrétien (après combien de tradition biblique...) ont orienté conformément à la foi, doué d'une valeur surnaturelle et dont l'Église a besoin pour exprimer tout un ordre de réalités dont elle vit. Identifier la distinction entre le sacré et le profane à celle du spirituel et du matériel n'est pas plus admissible (cf. n° 15) qu'identifier le sacré et le passionnel. Dans le domaine de l'art, l'usage traditionnel est constant : voilà vingt siècles que, dans l'Église (et n'oublions pas les prescriptions du Lévitique, des Nombres...), l'art sacré proprement dit est l'art au service du culte (cf. n° 11-14). Que des exigences spirituelles — souvent plus aiguës chez certains incroyants que chez les chrétiens « habitués » — nous fassent rechercher quelles qualités mériteront d'être appelées sacrées dans les œuvres de l'art, comme, plus profondément, dans la vie des âmes, très bien, et là est l'objet de notre étude. Mais nous ne sommes pas libres de changer la signification du langage traditionnel de l'Église.

Il semble néanmoins certain qu'il faudra approfondir le sentiment dont Joseph Pichard s'est fait l'interprète, sous ce double aspect : une exigence d'intériorité du sacré qui ne saurait être envisagé indépendamment du sens intime qu'on en prend, de l'expérience du mystère que l'âme est à elle-même; — et la volonté d'accéder au sacré par un effort de purification spirituelle.

### 3. MARGUERITE HURÉ fait valoir que

le sacré, c'est quelque chose de réel et de simple. Comme du vrai pain de bonne et pure farine. Il y a quelque chose de vital et d'essentiel. Il y a une racine, aussi bien dans la vie physique que dans la vie spirituelle. Le sacré, c'est la racine de la vie spirituelle.

### LA « SÉPARATION » PROPRE AU SACRÉ

4. Le chanoine MARTIMORT insiste sur deux faits d'une importance primordiale.

*D'une part, si l'on se tourne du côté des choses, il n'en est aucune qui ne puisse devenir sacrée.*

D'après la tradition liturgique, dit-il, j'ai l'impression que tous les éléments peuvent devenir sacrés, *s'ils sont orientés vers le Seigneur*. Il n'y a rien d'aussi profane que le parfum, et l'Église le fait servir à un sacrement, qui est la confirmation. L'effort de l'homme et l'agrément divin peuvent tout consacrer.

*D'autre part, si l'on considère les hommes, la grande séparation est faite par le baptême, qui constitue le « peuple saint, le sacerdoce royal », comme dit saint Pierre. Et à l'intérieur de ce peuple, on n'introduira pas de division. Par exemple, le jubé qui séparait le sanctuaire du peuple fidèle n'était pas sacré, était un abus du sacré, un véritable contresens au point de vue chrétien.*

5. Cette considération du peuple consacré amène le P. ROGUET à faire valoir l'aspect social du sacré.

Les rites qui entourent l'Eucharistie et constituent la messe n'ont pas pour but d'assurer la validité nécessaire minima de la messe, mais son maximum d'expression collective. Les « dévotions » sont individualistes, donnent un grand épanchement au sentimentalisme, elles ne sont pas sacrées.

6. La « séparation » est négative, mais son principe, son sens, et ce qu'elle sépare sont positifs. Le sacré, fait remarquer DOM GRÉGOIRE WATELET, sépare pour relier à Dieu. On ne peut sacrer une chose, ajoute l'abbé MOREL, que pour l'élever.

Et M. MARTIMORT :

Il y a dans le sacré une notion d'épanouissement et de rayonnement. Par exemple, dans l'Ancien Testament, il est entendu qu'on sépare Aaron et les autres prêtres, mais on les oint d'huile pour leur donner une dignité qui est presque royale, et ils prennent de beaux vêtements.

7. L'abbé MOREL craint que si tout peut être sacré, rien ne

*le soit plus. Le P. ROGUET répond que l'idée de séparation ne suffit pas et qu'il faut*

ajouter une notion de consécration et de service divin. Et je crois que nous avons un corollaire immédiat au point de vue théologique et liturgique dans la notion de sacrifice qui consiste à *faire du sacré*. Sinon nous réduirons, comme l'ont fait de très mauvaises écoles théologiques du XVII<sup>e</sup> siècle, le sacrifice à une immolation, et autant que possible une immolation sanglante. Et toute une présentation du catholicisme sera ainsi toujours négative; on présentera le baptême en disant qu'il enlève le péché originel; on oubliera de dire qu'il donne une vie nouvelle; on présentera la mortification comme une mort alors qu'elle est destinée à vivifier; on présentera le sacrifice comme un anéantissement et une destruction, alors que de nos jours on revient à la définition classique de saint Augustin pour qui le sacrifice est une action sainte qui nous met en possession des richesses divines pour nous rendre bienheureux<sup>2</sup>. D'où une présentation de la religion plus enrichissante, plus glorieuse.

Et, dans la mesure où la destruction, la séparation du profane est une ouverture au sacré, il y a une communion entre toute sorte de gens. Mais il me semble qu'il faudra spécifier le sacré par un contenu. C'est à nous de montrer aux peintres, aux artistes, que c'est très joli de se séparer du quotidien, mais que cela aboutit au désespoir, si nous n'y apportons pas une contre-partie.

Par conséquent, je crois que l'élément séparation est très important psychologiquement et dans l'ordre génétique peut-être, mais que dans l'ordre réel c'est la *consécration à quelque chose*, qui aboutit à une plénitude, qui est très importante. Autrement, nous aurons un art de vide, un art de dépouillement. Or on ne fait rien avec du vide.

8. *Si l'on se demande comment se traduisent plastiquement ces réalités, l'on note que la séparation comporte évidemment un dégagement de l'anecdotique. Or, remarque l'abbé MOREL,*

2. Voir cette mise en valeur de la définition augustiniennne dans DE MONTCHEUIL, *Mélanges théologiques*.

s'il y a une tendance commune à tous les artistes d'aujourd'hui, c'est bien celle de dégager leur art de l'anecdotique. Il y a donc chez tous une disponibilité au sacré et chez beaucoup un besoin de sacré (cf. n° 16).

*Il est certain que la qualité plastique est nécessaire au sacré et d'elle-même le suggère.*

*Mais on doit tenir compte aussi de cette notation de l'abbé MOREL :*

Il arrive qu'un objet n'ait aucune qualité plastique et une grande valeur sacrée. Un calice est un vase qui vaut pour moi plus qu'un bronze chinois, même s'il est fort laid, parce qu'il est le seul réceptacle du Sang divin. Ces deux valeurs, la valeur plastique et la valeur sacrée sont donc séparables et s'il est souhaitable qu'elles s'unissent, elles peuvent se contrarier. Je peux être et je suis souvent repoussé en tant qu'artiste par un objet qui m'attire en tant que prêtre, et dans ce cas dois sacrifier cette répugnance. Mais il est superflu de dire combien un tel divorce peut être dommageable dans une civilisation.

*Maintenant, y a-t-il des éléments de l'art qui soient par eux-mêmes sacrés? — Non. Et il serait bien dangereux de le croire. Sous prétexte de sacré, on tomberait dans des formules mortes. On les exigerait des artistes qui ne les sentiraient pas. On attendrait d'elles une efficacité qu'elles n'ont pas.*

*9. Néanmoins ces erreurs seraient l'exagération d'une vérité. Le sacré comporte bien certaines conventions, certains signes. Par quoi l'on éprouve, dans la plastique elle-même, qu'il déborde la plastique. L'abbé MOREL y insiste et en voit un exemple remarquable dans les auréoles des saints.*

Braque me disait que l'une des choses qui l'ont le plus scandalisé c'était cette question de l'auréole. « Il y a un moment donné, me disait-il, où une auréole c'est une auréole, où un personnage qui porte une auréole, c'est un personnage qui est séparé du monde et jeté dans un monde surnaturel. Qu'on regarde le XII<sup>e</sup> siècle, le XIII<sup>e</sup>, le XIV<sup>e</sup>, c'est extrêmement net. Regardez au contraire chez Ra-

phaël : ce n'est plus qu'un camembert. » Et en effet, avec Rembrandt, il n'y en a plus du tout.

JOSEPH PICHARD :

Si Rembrandt n'a pas mis d'auréole, c'est que son Christ était tellement sacré par lui-même que cela n'était pas nécessaire.

L'abbé MOREL :

Non, il n'est plus dans l'ordre du sacré. Il a une valeur religieuse admirable (cf. n° 11), mais qui n'est plus proprement sacrée. Dans les mosaïques de Ravenne, chez les Byzantins, il y a séparation du monde, et, chez Rembrandt, tout l'effet est de ramener l'Évangile au taudis du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans l'art, certains moments sont sacrés et d'autres non.

Pour en revenir aux signes extérieurs, il serait de très mauvaise guerre de dire : ils n'ont pas d'importance, l'essentiel est de donner cela de l'intérieur. Bien sûr, la première chose à faire est de donner au Christ un caractère grandiose et majestueux. Mais le *signe sacré* y contribue, et il oblige à ce caractère.

Le P. COUTURIER rappelle ici le témoignage d'HENRI MATTISSE, travaillant à la première station de son chemin de croix pour Vence :

Cela n'allait pas. J'ai dû mettre une auréole au Christ.

Il est très important, poursuit l'abbé MOREL, de noter que ce sens des signes sacrés inquiète des gens qui sont en dehors du catholicisme. Un peintre incroyant me disait dernièrement sa stupeur de voir dans une récente décoration d'église, à Romainville, je crois, le Christ chargé d'une auréole noire. « Où en êtes-vous, ajoutait-il, si vous acceptez des choses pareilles dans vos sanctuaires ? » Ainsi le sacré dans l'art nécessite un certain nombre de signes, qu'il est assez aisé du reste de réanimer plastiquement aujourd'hui, mais qui ne peuvent être abandonnés aux caprices individuels.

## « SACRÉ » ET « RELIGIEUX »

10. *Pour ceux de nos contemporains dont PICHARD faisait valoir le sentiment (n° 2), le « sacré » s'étend au-delà du « religieux » et celui-ci en est une forme qui leur paraît souvent trop matériellement déterminée par des dogmes et des rites.*

*Au contraire, nous pensons que le « sacré », s'il est chrétien, peut être plutôt considéré comme une forme particulière du « religieux ». Il est bien entendu, comme le rappelait Dom WATELET qu'il sépare pour relier à Dieu; ce n'en est pas moins la séparation qui lui est propre et, au contraire, une tendance à l'expansion qui caractérise le religieux.*

Nous en arriverons ainsi, dans certains siècles, dit l'abbé MOREL, à une extension du religieux qui n'ira pas sans une négligence du sacré et l'on pourra même subir cette perte du sens du sacré que Péguy dénonçait dans le monde moderne. L'art du XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, s'il est parfois religieux n'est jamais sacré. Nous sentons à travers toute l'histoire ce glissement et j'en trouve un des termes dans cet autel qui a été reproduit dans *L'Art Sacré* et qui représentait avec un rare mimétisme un établi de menuisier.

Nous pourrions suivre ce glissement dans l'art depuis les Byzantins jusqu'à Mantegna et de Rembrandt à tel peintre d'hier qui, ayant à représenter l'épisode de la Samaritaine, montrait le Christ en face d'une de nos prostituées. Nous pourrions le suivre aussi dans la musique, je crois, de la Messe au *Messie* de Hændel, et des Passions de Bach à celle d'Haraucourt à la Comédie-Française. Contre ce glissement il faut réagir, en reprenant notion et conscience du sacré, confondu dans un monde trop vaguement religieux.

*A cet égard, le facteur social, que rappelait le P. ROGUET (n° 5) joue un grand rôle, du moment que la société est proprement sacrale, est l'Église de Dieu.*

Ce n'est point par hasard, *remarque le P. ROGUET*, que l'artiste le plus profondément *religieux* qui n'est pas *sacré*, Rembrandt, est un protestant : le protestant a une religion personnelle, il médite personnellement sur le Christ. Le catholique cherche à célébrer en communion.

*L'acte sacré par excellence est la célébration liturgique.*

« SACRÉ » ET « LITURGIQUE »

II. *Le P. FORESTIER rappelle à cet égard les deux plans sur lesquels on peut considérer le sacré :*

Dans notre langage catholique, le mot « sacré » a pris un sens limité qui est la séparation d'une chose pour qu'elle soit mise au service de Dieu. Il y a donc une définition étroite du sacré : c'est l'objet qui, par un rite, est mis au service de Dieu. Mais quand un moderne parle du sacré, il ne pense pas à notre définition étroite scolastique : le sacré, c'est la présence mystérieuse de Dieu qui provoque un état psychologique d'effroi, de crainte, etc. Quand nous parlons de sacré, surtout nous les prêtres, nous avons une définition précise, donc étroite, qui ne rejoint pas du tout celle des laïques quand ils parlent du mystère, encore que nous ayons un immense besoin de réintroduire cette impression de mystère.

M. MARTIMORT :

Cette définition du sacré est très étroite, et nous devons en sortir, car il y a un cheminement de l'homme qui doit être du sacré.

R. P. FORESTIER :

Certainement, mais toute la discussion est de savoir si *sacré* est autre chose qu'une réaction psychologique. Ce qui fait qu'un calice est objet de vénération, ce n'est pas qu'en lui-même il soit changé. C'est dans la mesure où nous avons un grand sens de la transcendance de Dieu que notre sens du sacré s'enrichit.

*Il est bien évident que l'objet sacré par destination et consécration devrait toujours être doué d'une qualité artistique exprimant le sens de cette consécration; que la célébration liturgique devrait toujours être accomplie dans « l'état psychologique » qu'elle requiert et provoquer chez les assistants cet état. Il est évident aussi que cet état et que ce sens peuvent exister en dehors de la liturgie, et que des œuvres d'art causent l'impression du sacré, sans être liturgiques par destination, ni même forcément religieuses en leur sujet. Il n'en est pas moins vrai que le culte divin est le lieu par excellence du sacré et que c'est la liturgie qui fournit à l'art ses normes pour qu'il soit sacré.*

12. Mlle SCRIBINE remarque que l'œuvre a d'autant plus le caractère sacré qu'elle

contribue plus directement à l'action sainte. L'introduction d'un orchestre nous choque dans une église, car il veut par lui-même nous donner une émotion qui ne nous rapporte pas à l'acte liturgique, qui n'est pas simplement la formulation de la prière, comme l'est, par exemple, le chant grégorien ou même polyphonique, lequel ne vise pas à représenter une émotion ou une scène.

Naturellement, cela ne veut pas dire que la peinture doive être obligatoirement non figurative, mais une peinture qui vise au réalisme, qui essaye de nous mettre en présence de choses trop individualisées, est immédiatement extra-liturgique, elle détourne notre attention de l'acte qui s'accomplit sur l'autel.

Une icône, au contraire, voilà, me semble-t-il, un exemple parfait de peinture liturgique. Elle n'essaie pas de nous peindre une Vierge sous l'aspect d'une certaine femme, mais, en évoquant une image stylisée, de guider notre pensée comme le ferait une inscription, tout en contribuant, par sa valeur esthétique, à donner plus d'éclat à la liturgie<sup>3</sup>.

13. Quoique se plaçant au point de vue iconographique plutôt qu'à celui de l'expression plastique, M. MARTIMORT

3. Rappelons le rejet explicite d'un « réalisme excessif » que fait l'encyclique *Mediator Dei*.

*complète ici cette évocation des icônes orientales par un rappel de la tradition occidentale. Rappel d'autant plus intéressant au point de vue du sacré qu'il fait réfléchir sur l'alliance possible, dans l'art comme dans la liturgie, du mystérieux et de l'intelligible.*

Pour définir d'un mot la tradition de l'Église d'Occident, on peut employer le terme de « symphonie biblique ». Au lieu d'accepter le tableau comme dans un art postérieur, l'antiquité a cherché à présenter au peuple simultanément plusieurs images bibliques, d'ailleurs toujours idéalisées et schématisées, de façon à représenter un mystère chrétien non pas en lui-même, mais au moyen des évocations bibliques simultanées.

Je prends un exemple qui me paraît typique : c'est à Ravenne la représentation de la messe. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on aurait été tenté de représenter la messe par la description exacte d'une église avec un prêtre à l'autel<sup>4</sup>. Comment fait-on à Ravenne pour représenter le sacrifice eucharistique ? Il y a un autel schématisé auprès duquel se trouvent Melchisédech, Abel et Abraham qui emmène Isaac. Autrement dit, on représente simultanément trois thèmes bibliques qui sont chargés à eux trois simultanément d'évoquer d'une façon mystérieuse une réalité que l'on ne veut pas décrire d'une façon réaliste.

Je pourrais prendre d'autres exemples, soit dans l'art des catacombes, soit dans l'art des basiliques, et l'on pourrait arriver aux mêmes conclusions.

D'ailleurs, c'est toute la catéchèse qui s'étale alors dans l'art. J'ai fait une étude de la catéchèse dans la peinture des catacombes : on peut dire que cette peinture est une catéchèse.

Alors, il y a moyen de concilier ce caractère mystérieux de l'art chrétien qui exige une grande discrétion dans la représentation, avec l'utilité traditionnelle, la fonction éducative de l'art chrétien.

4. Une erreur analogue a été effectivement commise dans les récentes décorations de Saint-Ferdinand des Ternes, où les murs du transept sont couverts de peintures représentant six sacrements. On se demande vraiment quel intérêt il peut y avoir à montrer en peinture des scènes qui s'accomplissent en réalité dans l'église ! Simple pléonasme.

Pour donner une référence dans les mosaïques de la grande époque, je citerai le fameux arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, : c'est une série de thèmes bibliques pour chanter la Sainte Vierge, pris simultanément...

Quand j'ai dit « représentation », on m'a mal compris : je parle d'un art représentatif, mais non pas descriptif. Alors je crois que nous nous rejoignons.

En effet. Ce qui est admirable dans l'art des catacombes, c'est de voir comment un thème biblique peut être réduit à son schéma essentiel.

14. *Quant aux rapports de l'art sacré et de la liturgie,*  
Mlle SCRIBINE :

Du fait que l'art s'attache à soumettre l'activité de l'homme à l'esprit, l'art est ouvert sur le sacré. Et l'on pourrait partir de là pour expliquer pourquoi toute liturgie est inséparable d'éléments artistiques; car dans la liturgie, à laquelle nous devons participer corps et âme, le corps trouve dans l'art et dans l'art seulement le moyen de collaborer avec l'esprit et sous sa dépendance à l'acte sacré.

*Évidemment, si la liturgie est accomplie comme une formaliste conformité aux rubriques, l'art, lui, est accidentel. Mais si elle a tout son développement, si elle est le mystère sacré revécu par les ministres et les participants ensemble, et totalement, corps et âme, les arts lui sont essentiels.*

*En retour, une certaine orientation sacrée de l'art aboutit normalement à la célébration du culte. Ainsi, note l'abbé MOREL, Matisse en est venu à désirer faire une église<sup>5</sup> :*

C'est autre chose que de préparer une exposition de peinture! Non seulement il y trouve un accès au peuple, mais il entre dans un grand acte religieux. Et c'est au moment où l'œuvre du peintre lui paraît le plus gratuite et luxueuse qu'entrant dans l'église, elle fait faire par elle-même une action liturgique. Elle prépare à la prière. Tout est là.

Manessier me le disait : « Je comprends un art figuratif dans ce sens. Je voudrais que les vitraux ne soient là que pour donner toute l'attention à l'autel. Je ménage une atmosphère à l'autel pour qu'on ne voie pas mon œuvre.

5. Voir *L'Art Sacré*, 1948, n° 5-6, p. 110.

Je jette une atmosphère que tout le monde ressentira, sans que personne sache d'où cela vient. » Belle réaction de peintre! Je veux faire un travail humble et concourir à l'acte liturgique.

15. *Au cœur de la liturgie sont les sacrements.*

M. MARTIMORT :

Le sacrement est la façon de trouver Dieu par un acte *social* (cf. n° 5) qui est fondé sur un geste matériel; il part d'un élément matériel qui est interprété par les lumières de la foi et qui nous fait trouver Dieu, qui nous présente Dieu même. Dès lors, nous recoupons ce que nous disions du rôle de l'art qui est de réaliser une sorte de symphonie (n° 13) : lorsque l'art sacré veut figurer quelque chose, il doit nous donner une espèce de symphonie destinée à nous faire mieux comprendre les sacrements.

De même qu'il y a des rites — que saint Thomas appelle des *sacramentaux* — qui entourent le sacrement lui-même pour le rendre plus intelligible<sup>6</sup>, de même dans une zone un peu plus dégradée l'art ajoute son ambiance, mais toujours pour mettre mieux en valeur le sacrement, et comme pour lui servir de cortège.

Le sacrement a besoin d'un cortège de ces rites que saint Thomas appelle sacramentaux. L'art, en quelque sorte, est un sacramental, s'il accomplit son rôle; il doit être le cortège des sacrements.

*Cela suppose que l'on ne conçoit pas les sacrements dans la seule ligne de leur efficacité ex opere operato, mais qu'on se préoccupe d'assurer la fructueuse réception de la grâce qu'ils donnent. Alors, comme dit le P. ROGUET,*

le cadre ecclésial, les vêtements et objets liturgiques, donc l'art, sont en dépendance tout à la fois de règles\* précises rubricales et, bien davantage, de l'esprit qui anime la liturgie, de toute cette vie, qui est à la fois une vie divine et une vie humaine.

6. Sur les sacramentaux, si mal compris d'ordinaire, et ce rôle qu'ils jouent par rapport aux sacrements, voir l'exposé du P. ROGUET à la fin de sa traduction de la *Somme Théologique* de saint Thomas (Édit. de la Revue des Jeunes), *Les Sacrements*.

*Le P. DUPLOYÉ :*

Si l'on admet la définition qui vient, semble-t-il, d'être accordée, que l'art peut être considéré comme le sacramental du sacrement et au service du sacrement, ne peut-on pas dire — et je pose la question à mes amis le P. Roguet et M. Martimort — ne peut-on pas dire que le sacramental *art* obéit, dans une culture donnée, aux lois qui régissent le sacramentalisme proprement sacré ?

Voici ce que je veux dire : dans l'histoire du sacramentalisme catholique, on constate des périodes de grande simplicité, et au contraire des périodes d'exubérance, et puis de décadence.

Est-ce que, à un état donné du sacramentalisme, dans une culture donnée, ne doit pas correspondre un certain art ?

L'histoire de la liturgie aux temps baroques est assez significative à cet égard : la liturgie a été marquée elle-même aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par le caractère baroque.

*Le P. RÉGAMEY :* Et la théologie !

*Le P. DUPLOYÉ :* Oui, la théologie elle-même !

A l'heure actuelle le sacramentalisme n'est-il pas travaillé par un besoin intense de retrouver une certaine simplicité qui le remette en rapport avec les masses ; mais une certaine simplicité qui doit être beauté parce qu'elle est vérité. Est-ce que le sacramentalisme catholique n'est pas travaillé par un besoin d'ascèse ? et par là ne retrouvons-nous pas très profondément une grande tendance de ce sacramental qu'est l'art contemporain ?

*Le P. COUTURIER :*

Ce qui me paraît extrêmement significatif de ce que dit le P. Duployé, c'est que cette question d'intégrité, d'extrême pureté de l'art se pose dans des milieux non pas chrétiens, mais précisément dans des milieux tout à fait incroyants...

*M. MARTIMORT :*

Lorsqu'ils s'intéressent au christianisme, ils ont une perception plus juste que nous qui sommes habitués...

Le P. COUTURIER :

... Or, l'art que ces milieux nous apportent aujourd'hui c'est, le plus souvent, de l'art *abstrait*. Et il est très vrai que, du fait même de cette « abstraction », cet art est plus près d'une certaine rigueur ascétique, d'une austérité, et par là même plus disposé à l'expression du *sacré* que l'art naturaliste, sensualiste, qui s'offrait à nous auparavant.

L'abbé MOREL :

Il est à remarquer que cet art peut recevoir de nous son ultime portée et que si nous ne la lui donnons pas, il peut la chercher ailleurs ou sombrer. Il y a des avortements dans le monde artistique, et qui peuvent être parfois fort préjudiciables pour l'Église.

16. Le P. ROGUET ramène le débat au rapport avec la liturgie, en précisant que si l'on assimile l'art à la « para-liturgie », il ne faut pas considérer celle-ci négativement comme « ce qui n'est pas liturgique », mais positivement comme « ce qui amène à la liturgie, comme une servante de la liturgie<sup>7</sup> ».

Donc, l'artiste, ne travaillant pas directement pour la liturgie, mais à la frange, dans le domaine des « sacramentaux », n'a pas à s'occuper de cette différence entre para-liturgie et liturgie. Les para-liturgies doivent mener à la liturgie, et pour l'artiste para-liturgie et liturgie, c'est la même chose! Sans cela, nous risquons de nous permettre des amoindrissements au nom de la liturgie.

M. MARTINORT :

Il ne faut pas considérer les para-liturgies comme des parents pauvres<sup>8</sup>. Car, dans bien des cas, une cérémonie est appelée para-liturgie par le fait qu'elle se fait en fran-

7. Précisément, Pie XII rappelle le mot de Pie XI : « Les arts sont de la liturgie les très nobles serviteurs. »

8. Cf. l'article du P. ROGUET, dans « L'église, maison du peuple de Dieu », *L'Art Sacré*, 1947, n° 7.

çais, et non pas en latin, et que, dans l'état actuel de la discipline, on n'envisage les offices qu'en latin. Frontière qui est très ténue, puisque désormais certains actes liturgiques se célébreront en français. Donc, dans bien des cas, pour qu'une para-liturgie devienne liturgie, il suffit d'une décision de l'Église.

Cependant, il y a des franges : on va du para-liturgique au liturgique, du plus près au plus loin; et le liturgiste ne s'en effarouche pas, car à toutes les époques de l'Église il y a eu une espèce de débordement de la joie et de la fête chrétienne en dehors du parvis, ou bien des préparations à la liturgie. Tout cela est au service de la liturgie et en dépend. Donc, il ne faudrait pas que ce terme ait dans notre oreille quelque chose de dépréciatif.

#### CONCLUSIONS

17. *A ce débat, il nous semble que l'on peut donner une double conclusion.*

*L'une est celle que M. le chanoine Vital BOURGEOIS donne au compte rendu qu'il a fait de ce débat dans le Bulletin ecclésiastique du Diocèse de Strasbourg (1948, p. 429). Il tend à définir l'art sacré, qu'il soit ou non chrétien :*

La meilleure définition du sacré doit pouvoir s'obtenir en considérant l'art dans son but. Celui-ci peut tenir de trois ordres différents. Le premier consiste à embellir le cadre de la vie en ornant jusqu'à l'outil le plus humble (art décoratif). Le second revient à décrire la nature et la vie, et à la reproduire à travers un tempérament d'artiste. Le troisième, qui peut, soit se superposer aux deux précédents, soit faire l'objet de recherches indépendantes de toute condition extérieure, vise à concrétiser *le mystère de la vie elle-même*, à révéler l'inquiétude qu'il communique, la recherche de certitude qu'il suggère, la joie que projette sur lui la lumière d'une révélation de la raison ou de la foi. Cette préoccupation, dans la mesure où elle se manifeste à travers une forme d'art, donne à celle-ci un caractère sacré, car elle sort du circuit des objets terrestres pour s'orienter vers *l'Absolu*

et s'attacher à l'évocation d'un fait spirituel, lequel n'est plus à la mesure de l'homme, mais poursuit la vie et l'existence jusque dans le mystère même de leur source, donc en Dieu, principe d'Être et de vie.

*De telles considérations faites au point de vue de la vie, nous paraissent d'autant plus opportunes que la vie est, dans la pensée religieuse, particulièrement dans la Bible, une réalité essentiellement sacrée. En cette voie, la référence à Dieu, quelque implicite qu'elle puisse être, est particulièrement directe.*

18. Notre seconde conclusion est fournie par des interventions de M. MARTIMORT et du R. P. MATHIAS, capucin de Nantes, musicien de grande valeur, qui tous deux font valoir l'exigence du sacré chrétien.

M. MARTIMORT :

Il faut bien faire attention que, dans le sacré, le sacré chrétien nous mène beaucoup plus loin et plus haut que le sacré tel que la religion naturelle, ou les gens qui ne sont pas catholiques, pourraient nous le donner. Ce dernier est un acheminement vers celui dont l'Église a besoin.

Le P. MATHIAS :

Il faudrait faire remonter le sacré à l'Oint par excellence, au Christ. Il y aura une part de sacré peut-être dans les œuvres profanes et païennes, mais en tant qu'elles seront une recherche vers le Christ Lui-même, comme une réponse à son appel. Même dans les œuvres païennes, il peut y avoir aussi une part de sacré, dans cette pensée que le Christ a pris la tête de la création et qu'Il s'est incarné dans la nature humaine tout entière. Il y a une sorte de réponse du païen vis-à-vis du Christ, sans le savoir. Et dans la réponse à l'appel du Christ il y a une part de sacré.

Toute chose est apte à devenir sacrée dans le Christ.

Si cet artiste est en recherche vers le Christ, il mettra nécessairement une part de sacré dans son œuvre, mais plus ou moins voilée en ce sens qu'il n'est pas séparé suffisamment du profane.